

Satire du prêt-à-penser. *Téléroman*

Isabelle Tremblay

Numéro 109 (4), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, I. (2003). Compte rendu de [Satire du prêt-à-penser. *Téléroman*]. *Jeu*, (109), 16-19.

Satire du prêt-à-penser

En entrant dans la minuscule salle de spectacle, on pouvait déjà se douter qu'on aurait affaire à une certaine parodie de l'univers télévisuel québécois, car la musique en sourdine nous faisait entendre les mélodies des téléromans qui ont marqué, pour le meilleur ou pour le pire, notre mémoire culturelle : *les Dames de cœur*, *Passe-partout*, *Dallas*, *Lance et compte*, *Watatatow* et quelques autres. Qui plus est, une dizaine de téléviseurs avaient été disposés un peu partout dans la salle. Le mot de Larry Tremblay dans le programme annonçait d'ailleurs son intention :

La télévision, c'est bien connu depuis McLuhan, ne s'adresse pas à notre raison. Plutôt à nos sens. [...] Aussi la télé a-t-elle tendance à sombrer dans l'insignifiance douce. Acceptable. Reconnue. Appréciée. Aimée des producteurs, des marchands, des gens comme vous et moi. [...] Le téléroman pourrait échapper à l'insignifiance. Au vide-qui-sidère [l'auteur reprend ici l'image d'un personnage de la pièce]. Son fonctionnement et sa forme le permettent. Mais plus souvent qu'autrement, il reconduit les stéréotypes. [...] Amusons-nous donc à ses dépens. C'est toujours ça. Il le mérite.

Larry Tremblay installe son public devant des univers inquiétants qui souvent se superposent et s'emboîtent. Le spectateur est d'ailleurs informé d'emblée qu'« il ne faut pas chercher à tout comprendre¹ ». *Téléroman* s'ouvre sur le personnage de Christophe², un chorégraphe qui s'est entouré de jeunes danseurs amateurs lourdauds et névrosés pour tenter de mettre sur pied une œuvre « expérimentale et visionnaire ». D'abord sous le joug de leur entraîneur qui se compare sans cesse à un gracieux cheval pour mieux les rabaisser – il va jusqu'à se sur-nommer lui-même Cheval –, les sept danseurs tentent de le satisfaire en bougeant du mieux qu'ils peuvent. De plus en plus indifférents à l'œuvre de Christophe, ils se révolteront contre lui, préférant se vautrer dans l'univers de *Piscine municipale*, leur téléroman préféré. Ainsi se plairont-ils à en imiter les comédiens, à se raconter leurs propres traumatismes d'enfance, comme ils le voient dans l'univers fictionnel que leur propose la télé. Ils se prendront tellement au jeu qu'ils finiront par basculer complètement dans leur

Téléroman

TEXTE DE LARRY TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : FRÉDÉRIC DUBOIS, ASSISTÉ D'HELENE ROBITAILLE; SCÉNOGRAPHIE : YASMINA GIGUÈRE, ASSISTÉE DE VANESSA CADRIN; ENVIRONNEMENT SONORE : PASCAL ROBITAILLE; ÉCLAIRAGES : FÉLIX BERNIER GUIMOND; RÉALISATION VIDÉO ET CAMÉRA : HENRY BERNADET; MONTAGE VIDÉOGRAPHIQUE : JEAN-FRANÇOIS BOUDREAU; PRISE DE SON : ÉRIC WATTELLE; NARRATION : JÉRÉMIE AUBRY. AVEC SYLVIO-MANUEL ARRIOLA (HUGUES), FRÉDÉRIC BOUFFARD (LUDOVIC), FRÉDÉRIC DUBOIS (CHRISTOPHE), JONATHAN GAGNON (JÉRÉMIE), CATHERINE LAROCHELLE (MARIE-ÈVE), MARIE-CHRISTINE LAVALLÉE (EMMANUELLE), JEAN-NICOLAS MARQUIS (YVES) ET TOVA ROY (LINDA). PRODUCTION DU THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIRS, PRÉSENTÉE AU CAFÉ-THÉÂTRE AUX OISEAUX DE PASSAGE DU 10 JUILLET AU 30 AOÛT 2003.

1. Entrevue accordée à *Voir* (Montréal), semaine du 20 février 2003, et reproduite dans le programme.

2. Dans un article sur la pièce de Tremblay, Diane Godin relevait la référence faite au Messie dans le nom de Christophe, le danseur se sentant de plus investi d'un talent divin en matière de chorégraphie (« Le proche et le lointain », *Jeu* 97, 2000.4, p. 171-173).

feuilleton-culte, amenant le spectateur à un autre niveau de fiction. Or, dans les derniers moments de la pièce, on comprend que ce qu'on avait pris d'abord pour la réalité – l'élaboration du spectacle avec Christophe – n'était en fait qu'un autre téléroman intitulé *les Sabots de la fureur* – une référence évidente à Christophe/Cheval –, les deux univers de la pièce s'emboîtant ainsi sans jamais s'appuyer sur la réalité. On apprend alors que le chorégraphe a été retrouvé mort dans les toilettes, et la pièce se referme sur la chorégraphie « expérimentale et visionnaire » qu'il avait imaginée pour ses danseurs.



Téléroman de Larry

Tremblay, mis en scène par
Frédéric Dubois (Théâtre
des Fonds de Tiroirs, 2003).
Photo : Idra Labrie.

Ce qui est dénoncé par Tremblay est la perte de l'esprit critique des générations d'aujourd'hui qui, au lieu de réfléchir et de développer des idées qui leur sont propres, s'abêtissent devant leur téléviseur, préférant vivre par procuration les aventures de leurs personnages préférés. La pièce est d'ailleurs fractionnée en douze épisodes, clin d'œil ici à la division souvent adoptée par les téléseries s'étalant sur plusieurs semaines. Le ton humoristique privilégié par le dramaturge cache en fait une ribambelle d'êtres fragiles et démunis, incapables de supporter leur existence et de mener à bout de véritables réflexions personnelles. Le personnage de Christophe se présente comme une parodie de héros : il se voit prophète et visionnaire, prétexte habile pour agir en despote avec sa troupe ; il se croit intense et trouve brillant d'avoir décidé de travailler avec des « déséquilibrés socio-affectifs » ; il se sent généreux de dédier son œuvre intitulée *Cheval* à des enfants pauvres. Ne rappelle-t-il pas sans cesse que sa chorégraphie est « expérimentale et visionnaire » ? Les autres protagonistes évoquent

ceux qui peuplent les téléromans, car ils sont aux prises avec des problèmes de personnalité remontant tous à des traumatismes subis pendant leur petite enfance³, souvenirs tristes s'il en est, mais devenus clichés à force d'être trop exploités par les auteurs. L'une des danseuses, Linda, va jusqu'à refuser son intelligence et revendique fièrement la bêtise et « le vide qui sidère », ce qui lui semble moins lourd à porter. Quant à la jeunesse présentée dans *Piscine municipale*, c'est une génération traumatisée, aux prises avec le sida, les implants mammaires, l'anorexie, l'obsession de la compétition olympique, l'homosexualité, tous des sujets traités grossièrement et présentés comme banals dans cet absurde téléroman imaginé par Tremblay. La morale que les personnages du feuilleton retiennent et se répètent tout le temps est que « la vie, c'est de la merde (en bâton) ».

Le parti pris de Frédéric Dubois était vraisemblablement de renforcer la parodie et la dérision, ne serait-ce que par la façon dont les comédiens prononçaient le titre de l'émission, *Piscine municipale*, en détachant chaque syllabe et en changeant de ton, à l'image du mauvais jeu des acteurs que l'on retrouve souvent dans les publicités qui abondent au petit écran. De plus, le personnage de Christophe – brillamment interprété par Dubois – ne se montrait jamais en personne, mais plutôt sur les dizaines d'écrans de téléviseurs qui parsemaient la salle, les danseurs obéissant ainsi symboliquement aux ordres provenant d'une image télé, ce qui marquait du même coup la toute-puissance du média. D'ailleurs, lorsque Christophe commençait à perdre de l'autorité sur sa troupe, de la neige apparaissait par instants dans les téléviseurs. Les sept danseurs portaient tous le même costume, un ensemble moulant de couleur beige, ce qui les rendait identiques, chacun ayant perdu son individualité à la manière des téléspectateurs abrutis par leur appareil à images. De même, lorsqu'ils étaient transportés dans l'univers de *Piscine municipale*, ils arboraient cette fois des vêtements en coton blanc; leurs perruques et maquillages étaient grotesques et quelque peu exagérés, ce qui démontrait la volonté de rire des vedettes de la télé accoutrées parfois avec mauvais goût. On pouvait également finir par croire que si les comédiens grimaçaient beaucoup trop, c'était encore pour ridiculiser le jeu parfois mal dosé des acteurs de téléroman. D'ailleurs, lorsqu'ils évoluent dans *Piscine municipale*, ils sont délibérément mauvais, disant leurs répliques sur le mauvais ton, articulant trop lentement, pleurant exagérément, s'offrant un café toutes les deux minutes. François, un protagoniste de la série aspirant au vedettariat, y interprète d'ailleurs deux de ses compositions ridicules, les chansons présentant la même mélodie facile et des paroles enfantines sur l'anorexie et la perte de l'être aimé. La chorégraphie finale était tout aussi absurde: les danseurs de Christophe portaient des masques verts évoquant des chevaux et hennissaient constamment en ruant. Cette mauvaise chorégraphie était somme toute expérimentale, mais très peu visionnaire...

Le décor représentait le vestiaire où se changeaient les jeunes danseurs. Dans les nombreux casiers vides, ils puisaient les accessoires imaginaires dont ils croyaient avoir besoin pour faire semblant d'être dans *Piscine municipale*, leurs gestes fictifs ne

3. Par exemple, une jeune fille a été traumatisée toute jeune, car sa mère est morte sans qu'elle ait eu le temps de lui dire qu'elle l'aimait; une autre se souvient d'avoir été battue; une autre encore raconte comment elle a été agressée sexuellement par un inconnu, etc.

faisant qu'appuyer le fait qu'ils ne se trouvaient pas encore complètement dans le deuxième univers fictionnel. Quand on basculait dans le fameux téléroman, une toile blanche sur laquelle on avait dessiné tables et chaises venait cacher les casiers pour évoquer le café de *Piscine municipale*. Le titre de chacun des tableaux était annoncé par une voix *off*, suivi d'une mélodie accrocheuse au rythme facile. Il y avait des effets de lumière lorsque l'on voulait suggérer les flashes d'un appareil photo ou les mouvements d'une caméra ; une lumière balayait alors rapidement l'assistance. Encore une fois, l'intention semblait être de rire des décors, éclairages et musiques un peu sommaires des feuilletons à petits budgets. La mise en scène privilégiait également de nombreux changements de rythme et de ton, perceptibles grâce à l'excellente performance des comédiens, à l'image au fond des individus déséquilibrés qu'ils interprétaient. Les choix de Dubois servaient donc très bien les messages contenus dans le texte.

Téléroman dénonce le côté trop commercial et avilissant de la télé, une certaine critique du théâtre y apparaît également, ne serait-ce que dans la création du spectacle de Christophe/Cheval. Avec des comédiens sans talent mais facilement modelables, un metteur en scène quelque peu dictateur et névrosé, certain de mettre le monde à ses pieds avec un chef-d'œuvre « expérimental et visionnaire », une chorégraphie ridicule inspirée par un cheval soi-disant en contact avec Dieu, le monde du spectacle se voit également égratigné par la plume du dramaturge. Peut-être faut-il voir là un avertissement de Tremblay, une manière de dire qu'il ne faut pas recréer sur nos scènes les banalités télévisuelles dénoncées plus haut. Il faut apprendre à se méfier « de la pensée en bâton. Manufacturée. Du prêt-à-penser⁴. » **J**

Tova Roy dans *Téléroman*
de Larry Tremblay, mis en
scène par Frédéric Dubois
(Théâtre des Fonds de
Tiroirs, 2003). Photo :
Idra Labrie.



4. Larry Tremblay, « Mot de l'auteur » dans le programme.